

Histoire de la maison qui brûle

Monika Boehringer

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40706ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boehringer, M. (2008). Review of [*Histoire de la maison qui brûle*]. *Liaison*, (139), 42–42.

Histoire de la maison qui brûle

MONIKA BOEHRINGER

EN NOVEMBRE 2007, la troupe de théâtre peu conventionnelle Moncton-Sable a marqué son dixième anniversaire par un baptême du feu: *Histoire de la maison qui brûle*, un texte original de France Daigle (1985) adapté par l'équipe qui forme depuis toujours le noyau du collectif, à savoir les acteurs Philip André Collette, Amélie Gosselin et Lynne Surette. Louise Lemieux, membre fondateur de la troupe et responsable de l'éclairage ainsi que de la mise en scène, a, quant à elle, créé de beaux effets visuels à l'aide de moyens minimalistes, tout comme l'a fait l'artiste Raymonde Fortin dont la scénographie séduisait l'œil par sa simplicité même. Pour sa part, du fond de la salle, Jean Surette a enveloppé les acteurs et les spectateurs dans un environnement sonore bien adapté à la pièce présentée dans une petite salle tout à fait particulière, puisque le centre-ville de Moncton lui-même constituait l'arrière-plan du décor.

Fidèle à son désir de faire «un théâtre de recherche et de création» (notes du programme), l'équipe souhaitait, pour son onzième spectacle, sortir des cadres spatiaux dans lesquels elle avait présenté ses pièces précédentes, bien que ces espaces se soient fort bien prêtés aux cinq projets de création que Moncton-Sable a montés en collaboration avec France Daigle; la Grange de l'Université de Moncton, par exemple, constituait le cadre idéal dans lequel présenter *Moncton-Sable* (1997) ou *Foin* (2000), deux pièces où sable et foin caractérisaient la mise en scène, alors que la poésie magique de *Sans jamais parler du vent* (2004) pouvait pleinement s'épanouir sur la scène du Théâtre l'Escaouette. Pour *Histoire de la maison qui brûle*, l'équipe a opté pour la mairie de Moncton, choix surprenant pour ceux et celles qui ne savent pas qu'au sixième étage de l'immeuble se trouve un espace «ouvert» qui, entouré de ses trois «murs» de verre, peut se transformer en scène et intégrer ainsi Moncton illuminé dans le décor. C'est là un véritable coup de génie, si l'on excepte le fait que l'exiguïté relative du lieu limitait sérieusement le nombre de spectateurs: une cinquantaine seulement par présentation. Après avoir fait salle comble à trois reprises, l'équipe a ajouté une sixième représentation aux cinq prévues au départ, pour que le plus grand nombre de personnes possible puisse admirer l'ingénieux décor: par les fenêtres, de l'autre côté de la rue, on pouvait en effet, sur une grande horloge, suivre la progression inéluctable du temps. L'heure que durait le spectacle a pu sembler longue à ceux qui s'attendaient à une intrigue bien ficelée, mais pour les autres, elle s'est transformée en un personnage important. Car la pièce porte non seulement sur la maison et l'incendie dont on voit les reflets dans les fenêtres

à droite, mais aussi sur un personnage bien particulier, une Femme sans nom qui ne bouge pas.

Se pose alors la question de savoir comment faire du théâtre avec cette Femme qui, dans chacun des trois tableaux de la pièce, répète la même chose: l'histoire de sa maison qui brûle. Ce récit, elle le redit inlassablement comme si elle revoyait la scène, comme si elle revivait cette expérience traumatisante. Essentiellement immobile, d'abord assise sur un tabouret, puis se tenant debout à l'intérieur d'une structure suggérant une maison – par quelques poutres ingénieusement façonnées de bois et de carton –, et enfin, debout sur le tabouret, enroulée dans une grande toile blanche et regardant au loin, la Femme ne raconte pas simplement la perte de sa propre mai-

son. Est évoquée en filigrane la figure d'Évangéline qui regarde la scène dramatique de l'expulsion des Acadiens au moment où le feu consume les maisons de Grand-Pré. Cette histoire à la fois individuelle et collective peut aussi se comprendre symboliquement: la Femme représente alors tous les témoins de nettoyages ethniques qui, impuissants, ne peuvent que regarder la destruction de leur demeure et de leur pays, et assister à la perte irrémédiable qui menace de les priver de leur identité. On aura

compris que, pour la rédactrice de ce compte rendu, la Femme forme le centre de la pièce. Pour le second personnage (masculin) du texte daiglien, l'équipe avait créé deux rôles: celui de l'auteur(e) et celui du narrateur/ de la narratrice, innovation importante par rapport à l'original. Les trois personnages étaient joués à tour de rôle par les trois acteurs, sauf Collette qui n'interprétait pas le rôle de la Femme. Chacun apportait ainsi ses nuances aux propos de la pièce dont les répétitions fréquentes ne lassaient jamais, mais se transformaient plutôt en véritable incantation, soulignée par la syllabe méditative *Om*. Amélie Gosselin, inoubliable dans le rôle de la Femme parce que sa grossesse visible accentuait sa *gravitas*, réussissait pourtant à nous faire oublier son état en traversant la scène à pas légers quand elle incarnait l'auteure. Voilà un beau cadeau d'anniversaire que Moncton-Sable s'est offert et a fait partager à ceux et celles qui aiment l'idée que la troupe se fait du théâtre et qui apprécient l'œuvre de France Daigle. ■

*Monika Boehringer est professeure agrégée à l'Université Mount Allison où elle enseigne l'écriture au féminin. Tout en préparant l'édition critique des trois premiers romans de France Daigle (*Sans jamais parler du vent*, *Film d'amour et de dépendance*, *Histoire de la maison qui brûle*), elle termine un livre sur l'auteure acadienne.*

